

Roger Boussinot

**Le feu
au paradis**

roman



Denoël

Extrait de la publication

LE FEU AU PARADIS

DU MÊME AUTEUR
(chez le même éditeur)

L'EAU DU BAIN. Roman
LE SIXIÈME SENS. Roman
LE TREIZIÈME CAPRICE. Roman
LES GUICHETS DU LOUVRE. Récit

Roger Boussinot

**LE FEU
AU PARADIS**

roman

Éditions Denoël

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à quinze exemplaires sur vélin, dont dix exemplaires numérotés de 1 à 10 et cinq exemplaires hors commerce marqués H. C. A à H. C. E.

© 1964, Editions Denoël,
14, rue Amélie, Paris-7^e.

I

Par bonheur, il ne parle pas. Mais il fixe tantôt le plafond tantôt la lampe de chevet de son côté pour que je sache bien qu'il ne dort pas, qu'il garde les yeux ouverts. S'il change encore la position de son bras, ou de sa jambe, je me fâche, j'éteins la lumière. Il n'attend qu'un mot. Mieux vaut se tenir à carreau. Il a tellement remué que sa couverture et son drap tombent à moitié sur la descente de lit. Les miens ne font pas un pli; d'où me vient cette satisfaction idiote?

Qu'il me laisse lire. Je lis.

Elle veut s'abrutir. Cela ne rime à rien, cette lecture de séries noires qui traînent ensuite partout sur les meubles, au creux des fauteuils dans n'importe quelle pièce, mais qu'elle retrouve immanquablement dans notre chambre, sur son rayon. C'est l'un des sujets

de réprobation de Man Fine. Mais c'est aussi la provocation permanente d'Hélène. Il lui faut des séries noires, et les disperser partout, ne serait-ce que pour tenir en respect cette réprobation. Il lui en faut aussi pour me tenir en respect, moi, pour me signifier que je dois me tenir à l'écart, qu'elle tient à me tenir à l'écart. Surtout au lit. A mon égard aussi, la série noire représente une provocation. Comme ces pyjamas noirs qu'elle porte, fermés jusqu'au cou. J'ai une femme, au lit, aussi inaccessible qu'un clergyman en train de lire son bréviaire. Elle s'est barricadée contre nous tous, aussi bien contre Man Fine que contre moi, et même contre les enfants, excepté les moments où les enfants, eux, trouvent grâce, on ne peut jamais prévoir quand ni pourquoi. Cette impassibilité qui n'est que de surface... Elle sait très bien que je ne dors pas, que j'ai envie de lui parler, ne serait-ce que pour entendre sa voix, pour communiquer, pour avoir l'air d'un être humain à mes propres yeux. Un seul mot échangé avec elle me prouverait qu'elle me considère tout de même comme un être humain... En souffre-t-elle, elle ? Est-ce qu'elle en souffre ? Elle me punit. Elle veut cette punition. Elle pourrait lire autre chose : alors

j'aurais un doute. Elle pourrait lire pour son plaisir. Quand elle lit pour son plaisir, par exemple cette littérature alcoolique américaine qu'elle aime tant, elle oublie qu'elle se veut impassible et indéchiffrable, elle s'humanise, même si elle observe exactement la même attitude, avec le même pyjama, et la même immobilité. Ou bien, je m'illusionne — mais ce n'est pas possible, ne serait-ce qu'à cause de la nature même de la lecture. C'est de la lecture mécanique, la série noire, et démonstrative : elle en est là, à cause de moi, elle en est là, voilà, elle en est là, et elle veut que ce soit à cause de moi qui la guette tout en sachant très bien, et même douloureusement, qu'elle me guette en train de la guetter, en espérant que je dise un mot, que je risque un geste, que je crée l'incident. Alors, elle ferait quelque chose, je ne sais pas quoi, peut-être éteindre la lumière d'un geste brusque, pour rompre cette complicité hostile que devient finalement le fait de nous guetter mutuellement comme nous le faisons. Et moi, j'ai peur de lui donner ce prétexte, j'ai peur qu'elle éteigne la lumière d'un geste brusque, j'ai peur qu'elle nous précipite plus bas encore. Je préfère le mur noir du roman policier, je préfère ce guet, cette inquiétude

armée où chacun retient son souffle; je sais au moins où nous en sommes... Et elle se veut indéchiffrable! Rien que sa manière de tourner les pages, la régularité du geste qu'elle cherche à rendre furtif et machinal du bout des doigts, comme une démonstration de son *fair play* : elle ne m'empêche pas de dormir, elle; elle n'attente pas à ma liberté, elle; alors que je n'attente pas à la sienne! Pauvre Hélène. En est-elle seulement consciente? Elle peut l'être, elle l'est sans doute. Mais si elle l'était vraiment, je devrais la mépriser, et pourtant, nous pourrions parler : sa liberté, la mienne, la liberté de l'homme et de la femme, la mienne, la sienne, tout ça. Essayer de voir clair. Mais nous avons peur. Elle, surtout, a peur. Moi aussi. Peur des mots qu'il faut trouver, inventer, et du ton sur lequel les dire, qui est plus important parce que cela serait d'emblée le ton d'un *modus vivendi*, du nouvel état de choses entre nous. Est-il possible qu'elle soit consciente et qu'elle s'enferme sur elle-même au point de ne même pas chercher à en sortir, à nous en sortir, à nous tirer de là? C'est alors que je la mépriserais, parce que j'accepte tout, je comprends tout, j'admets tout, sauf la méchanceté. A moins qu'elle ne soit pas consciente,

et c'est probablement cela : elle s'est bloquée, elle refuse de se faire consciente parce que ce refus lui donne cette méchanceté de surface. Pour ma punition. Je dois être puni. Elle me punit...

Ces séries noires deviennent de plus en plus médiocres, de plus en plus mécaniques. Je n'arrive pas à m'intéresser à ce Portoricain. Ça veut prouver quelque chose contre le racisme, mais je n'ai vraiment pas le cœur à chercher quoi. Claude ne bouge plus. Je ne perçois même plus la direction de son regard. Ça m'agace qu'il ne remue même pas son bras ou sa jambe. Où est-il ? Où en est-il ?... Même son nom qui est indécis : Claude, nom d'homme, nom de femme... Pourquoi dire ça ? J'aimais bien son nom. Et puis cela ne rime à rien... Si je m'endormais, j'éteindrais, mais je ne veux pas éteindre sans sommeil, chercher le sommeil, m'épuiser à vouloir le sommeil. Cette lecture mécanique a au moins l'avantage d'amener le sommeil. En réalité je ne lis pas : je subis l'histoire, et pour suivre l'histoire je subis les phrases, indifférente aux arrière-pensées de l'auteur; sûrement un de ces libéraux américains un peu boy-scouts qui, pour se faire pardonner de gagner leur croûte en écrivant des policiers,

bourent leur prose de contrebande sartrienne, en filigrane. Pour avoir été folle de Sartre, maintenant, je le flaire partout. Cette sublimation du Portoricain qui va devenir un tueur, c'est sournois, mais c'est du Sartre : sublimation du pédé, du voyou, du juif, du prolétaire, dans le même sac, et du clochard, du schizophrène, de l'ivrogne, du patron de bistrot, ça va venir... La dialectique sartrienne est un escalier mécanique. Sartre-escalator : posez un pou sur la première marche et suivez-le du regard, il va bientôt resplendir en soleil... Claude se demande pourquoi je souris. Je suis bien la seule, ce soir, dans cette maison, à garder l'esprit libre, assez libre pour m'amuser en pensant à Sartre...

Claude se tourna brusquement du côté d'Hélène, dans un soubresaut. Elle sentit son regard fixé sur son visage.

Peut-être devrait-elle maintenant éteindre la lumière, tourner le dos à Claude et feindre de dormir. Mais tout de suite, pas trop tard. La hantise du sommeil qui ne vient pas la retint. D'une façon insidieuse, malsaine, dont elle voulut pourtant se défendre, elle se laissa aller au vertige de ce suspens cruel : laisser à Claude l'angoisse d'attendre quelle va être sa réaction... Si la chambre est plon-

gée dans l'obscurité, il va parler. De toute façon, il parlera, et elle ne répondra pas, quoi qu'il dise, quoi qu'il arrive. Elle mettra farouchement toute sa volonté à ce que les paroles de Claude « ne passent pas le mur du son » — l'expression lui est familière —, à ne pas entendre pour ne pas comprendre, et même à s'endormir — vraiment — exprès *parce* qu'il lui adressera la parole.

Elle prit le parti de continuer à lire et tourna une page, trop tôt, en sautant les dernières lignes de la précédente, mais ainsi Claude saura-t-il qu'elle condamnait une fois de plus ses simagrées. Leurs points de vue étaient inconciliables.

Bien sûr, il se présente en quémendeur. Mais il est dans son droit puisqu'il m'aime; et moi dans mon tort. Il en est pénétré jusqu'à la moelle, et persuadé d'être, lui, généreux, patient, et tout. Il n'est pas encore assez humilié. Il ne comprend pas encore. Peut-être ne comprendra-t-il jamais. S'il se reproche quelque chose, c'est sûrement de l'être trop — patient, généreux, et tout — trop humilié, avec sa putain de dignité mâle; et sans doute sa seule crainte est-elle de paraître vouloir se faire pardonner, mais quoi ? Qu'est-ce qu'il pense avoir à se faire pardonner ? Rien, natu-

rellement. Oh! et puis ce n'est même pas cela; les mots ne veulent rien dire; pardonner, de quel droit exiger un pardon, et qu'est-ce que le pardon résout? Ce n'est pas une affaire de pardon, c'est un état de fait, une situation, c'est ainsi : je ne veux plus de sa contrainte, de *cette* contrainte, la vie est assez conne en soi. S'il m'aimait, il le sentirait, il me ficherait la paix. Alors, on pourrait s'acheminer vers la détente, la paix, bon Dieu, je ne demande que ça! Je l'aime bien, il devrait le savoir, ça devrait lui suffire.

Ah! ça y est!...

Hélène a senti la main de Claude se poser sur son poignet. Elle s'est raidie, mais dominée. S'il tentait de lui enlever son livre, elle se tournerait brutalement de l'autre côté pour éteindre la lumière. Mais il ne bouge plus. Sa main sur le poignet d'Hélène lui paraissait sans doute la limite de l'audace qu'il pouvait se permettre, pour l'instant.

Le temps de lire trois pages, elle toléra ce contact, avec le remords de n'avoir pas eu assez de réflexe; puis elle libéra son poignet en déplaçant légèrement son épaule, comme si elle ne s'était aperçue à aucun moment que, sur son poignet, c'était la main de son mari. Celle-ci demeura en l'air.

Il ne savait pas lui-même ce que, par cette tentative, il avait voulu signifier. Une force obscure et absurde l'y avait poussé. L'impas-sibilité apparente d'Hélène l'abusa : il ne sut pas voir combien le résultat de sa tentative était douteux, et l'interpréta comme un échec. Alors, il soupira, mais trop fort, et s'en rendit compte : rien ne pouvait fortifier l'hostilité d'Hélène comme de tels soupirs. Aussi retint-il son expiration autant qu'il le put; cela lui demanda un effort; il chassa l'air de ses poumons par à-coups; il n'en était que plus angoissé, elle le savait, ils se connaissaient trop bien, — ou du moins elle le connaissait trop bien, car en ce qui la concernait, elle pensait qu'elle pouvait le berner jusqu'à un point... Jusqu'à quel point ? Elle se fit prudente; d'ailleurs, le mot berner n'était pas juste; elle essaya d'autres termes : le manoeuvrer, l'éluder, — furtivement honteuse des mesquineries qu'ils impliquaient, irritée de buter sur le mot introuvable... Mais lui, elle aurait pu étaler tous ses mécanismes sur une table, et les remonter les yeux fermés, tant ils lui semblaient élémentaires. Aucun mystère. En ce moment, par exemple, il se demandait s'il ne devrait pas la forcer à parler, et du même coup lui arracher son livre,

lui arracher ne serait-ce qu'un cri de rage, une injure, au besoin en la frappant. Pourtant, il n'oserait jamais; parce qu'il ne savait pas quelle serait sa réaction à elle : il ne pouvait pas la prévoir; il avait peur. De quoi avait-il peur ? Qu'elle recommence. Donc elle recommencerait. S'il levait la main, elle se jetterait hors du lit sans un mot, passerait dans la salle d'eau : elle s'habillerait et s'en irait. S'il devenait subitement fou et tentait de la frapper, elle ne répondrait pas aux coups, mais de cela aussi, il avait sûrement peur : il n'en était pas sûr, — et il est lâche, veule. D'ailleurs, ce n'est pas un nom d'homme, Claude.

Pour l'instant, il se tient tranquille.

C'est stupide : jamais il n'a levé la main sur elle, ni tenté, ni même eu la pensée de le faire.

Elle se calma.

Bien qu'elle ne sût plus guère où elle en était, Hélène s'obligea à lire avec application la page qu'elle avait sous les yeux; elle accepta de suivre Emilio, la brute portoricaine, en train de descendre l'escalier de secours, puis sautant dans la ruelle qui donnait sur la 42^e Avenue Ouest. Elle s'aperçut seulement alors qu'il était blessé d'une balle dans

l'épaule, ce qui avait dû arriver une ou deux pages auparavant, quand elle s'était raidie au contact de la main de Claude sur son poignet. Contrariant le vœu évident de l'auteur américain, Hélène éprouvait peu de sympathie pour le personnage. Elle ne suivait même plus l'histoire. Qui est maintenant cette Myrthe, décrite comme une rousse flamboyante, et qui semble être déjà apparue précédemment, sans doute dans l'appartement ? Du moment où le piège de la fatalité s'est déclenché, cela n'a plus d'intérêt réel. J'ai aimé la série noire quand elle offrait un dépaysement; les policiers français m'ennuient, je ne vais jamais jusqu'au bout. Je n'aurai plus rien à lire si les Américains commencent à devenir illisibles; ou si, comme avec les Français, il arrive un moment où je saute à la dernière page, par lassitude, uniquement pour savoir comment ça se termine, et c'est réglé. De la série noire, j'ai tout accepté, les conventions, les invraisemblances, le langage, comme d'un monde à part qui n'a rien à voir avec le réel. Autrefois, je ne m'endormais pas sans avoir achevé le livre. Un par soirée. Maintenant, c'est la fatigue qui commande, ou plutôt le livre est devenu un conditionnement du sommeil, mais un conditionnement qui doit tenir

à la baisse de qualité de la série, ce n'est pas possible...

Les doigts prompts et précis, elle ferma le bouquin sur un signet et, d'un seul mouvement vers sa table de nuit, tourna le dos à son mari, posa le livre et éteignit la lumière. Comme si elle s'était figée au même instant dans le sommeil, elle ne bougea plus. Elle dormait toujours ainsi, sur le côté droit. Elle surveillait son souffle, de manière à ce qu'il soit aussi régulier que dans son sommeil, afin que Claude ne sache pas à quel moment elle dormirait vraiment. Elle attendait, les yeux grand ouverts. Le col de son pyjama, fermé sur son cou comme celui d'une blouse d'internat, la serrait un peu : elle eût aimé porter la main jusqu'au bouton qui lui piquait la peau, mais elle devait s'en abstenir...

— Hélène...

Exactement le chuchotement auquel elle s'attendait. Il avait respecté sa lecture, par calcul ou par crainte, mais maintenant, il redoutait le sommeil; c'était l'instant propice, croyait-il sans doute : il ne la détournait plus de son livre et pas encore de son sommeil, à peine de sa somnolence.

Il avait attendu plus d'une demi-journée cette minute où elle ne pourrait le rabrouer

que sous un faible prétexte. Elle ne pouvait plus lui dire : « Laisse-moi lire. » Elle allait lui dire : « Laisse-moi dormir. » Tout cela était tellement évident, tellement habituel et tellement inévitable qu'elle fut saisie d'un brusque désespoir, que son intonation trahit :

— Je t'en supplie, cesse de me traquer!

Elle avait employé le mot qui traduisait sincèrement son sentiment, comme si elle demandait grâce et mettait fin elle-même au jeu cruel.

— Je ne te traque pas...

— Tu es à l'affût depuis une heure. Laisse-moi dormir.

Cette fois, l'intonation était plus sèche qu'elle ne l'avait cherchée, avec une pointe méchante, ce qu'elle ne souhaitait pas, mais qui lui rendit d'un seul coup sa méchanceté, le ton ressuscitant le sentiment. Il n'a aucune fierté. Je peux lui parler comme à un chien, il est lâche comme un chien, lâche et entêté, ce qui le fait sournois, car il en devient sournois : cette manière sournoise de me guetter, cette façon de geindre...

— Je ne te guette pas... Je ne suis pas à l'affût... Je ne t'ai pas dérangée tant que tu lisais... Je voulais seulement te dire bonsoir...

Cette façon de nier... Et « Je... Je... Je... ».

Il ne sait même pas dissimuler son égoïsme. Il ne sait même pas mentir. Ce que je pense, ce que je souffre, il s'en fiche, au fond, il n'y a que lui qui compte. Si je lui cétais encore une fois, tout serait réglé jusqu'à la prochaine... Cela suffirait à son bonheur, pour aujourd'hui.

Elle se tourne tout d'une pièce.

— Bien : tu m'as dit bonsoir!... Ça va ? Tu es content ? Bonsoir. Maintenant, finissons-en, qu'est-ce que tu veux ?

Voilà comment on gâche tout.

Malgré l'obscurité, la main de Claude est revenue se poser sur la sienne. Il sent fort bien que la nervosité d'Hélène lui donne l'avantage. Il l'exploite en restant un moment silencieux.

— Simplement te dire bonsoir... Bonne nuit.

Ce ton humble, posé, faussement tranquille ! Hélène paie son instant de nervosité verbale : ce n'est plus elle qui lui refuse l'explication, c'est lui qui y renonce. Alors, elle s'enferme :

— Tu veux savoir où j'étais, ce que j'ai fait ; tu ne sauras rien.

— Tu te trompes. Je ne suis pas jaloux, réplique Claude.

Le feu au paradis

Très jeune encore, Hélène a cinq enfants et tout pour être heureuse : l'argent, le confort bourgeois, une activité professionnelle intéressante, sa voiture personnelle... Pourtant elle vient de faire une fugue, et elle récidive. Autour d'elle, on pense qu'elle a un amant. Résigné, Claude son mari prend une maîtresse, puis une autre.

Or tout est remis en cause quand il devient évident qu'Hélène n'a pas d'amant. Que fait-elle donc de cette liberté arrachée avec tant de rigueur ?

Un jour, Claude découvre Hélène assassinée. Par qui ? Pourquoi ? Et qui, d'elle ou de lui, est le vrai responsable ? Ce roman associe à une analyse minutieuse et cruelle de la passion conjugale un sens aigu du tragique que peut revêtir, pour une femme, la libre disposition de soi.

romans français

Paul Alexandre
JE N'IRAI PLUS AUX NÉRÉIDES

Michel Breitman
SÉBASTIEN

Marion Delbo
PAULINE OU LE DÉSORDRE

René Fallet
PARIS AU MOIS D'AOÛT

Catherine Paysan
JE M'APPELLE JÉRICHÔ

Prix : 9,00 / 9,25 t.l.i.

Extrait de la publication